
SERMON I.

LE DANGER DES MAUVAIS LIVRES.

SERMON SUR APOC. X, 2.

Je pris le livre.... et je le dévorai; il étoit doux dans ma bouche comme du miel, mais.... il me causa de l'amertume dans les entrailles.

MES FRÈRES, L'Apocalypse d'où sont tirées les paroles de mon texte, est remarquable par un caractère de grandeur et d'énergie qui saisit le cœur, jette dans l'imagination une terreur religieuse, et fait sentir l'inspiration divine. Elle renferme des prédictions relatives aux destinées de l'Eglise que l'événement seul expliquera pleinement, dont le sens peut-être ne sera dévoilé que dans une autre économie. On y trouve aussi de graves et solennelles exhortations adressées aux premiers fidèles, applicables aux Chrétiens de
Tom. II.

tous les temps : et comme c'est un attribut des Ecrits divins d'offrir le plus souvent un sens moral, indépendamment du sens propre, cet ouvrage dans ses parties même les plus obscures, nous fournit de grands et nobles sujets de méditation. Ainsi, par exemple, ce livre dont parle l'Apôtre, ce livre *doux au palais*, mais qui déchire *les entrailles*, n'est-il pas un emblème frappant de ces lectures séductrices qui empoisonnent tant d'âmes ? Cette idée, Chrétiens, ne s'est-elle pas offerte à votre esprit ? Pour moi j'en ai été vivement ému : j'ai formé le projet de réveiller votre sollicitude : je voudrais vous inspirer une sage, une profonde défiance de cette arme fatale que le prince des ténèbres emploie avec tant de succès, de nos jours, pour étendre son empire. Puissent nos réflexions accompagnées du secours de l'Esprit Divin, produire en vous ces heureux effets.

Pour vous donner quelque idée des maux que peuvent causer des lectures mal choisies, nous examinerons d'abord l'impression qu'elles laissent dans les esprits et les cœurs ; nous envisagerons ensuite diverses circonstances qui en augmentent le danger, et nous vous présenterons quelques traits du tableau de leurs ravages. Tel est le plan de ce discours.

I. C'est par la communication des idées et des sentimens que les hommes exercent le plus d'influence les uns sur les autres; mais à plusieurs égards la parole écrite, si je puis m'exprimer ainsi, a de grands avantages sur les conversations ordinaires. St. Paul disoit des entretiens profânes : *Ils rongent comme la gangrène* (1). De mauvais livres font une impression plus profonde encore, et laissent des traces plus durables. C'est là que le poison de l'immoralité, de l'erreur, se trouve préparé avec plus d'art; présenté sous un jour plus spécieux avec la mesure, les nuances, le coloris qui peuvent en assurer l'efficace. Seuls, avec l'auteur, nous lui prêtons sans défiance une oreille attentive; de gradations en gradations, nous nous sentons entraînés où il veut nous conduire; notre âme se meut à son gré, et comme une glace fidèle, réfléchit les sentimens qu'il exprime.

Mais pour mieux comprendre quelles sont les conséquences d'une telle séduction, parcourons les divers genres de livres le plus à redouter.

Commençons par jeter un regard sur l'espèce la moins dangereuse, sur ces ouvrages d'imagination où la décence est du moins respectée, qui

(1) 2 Tim. II, 17.

souvent même prétendent à la gloire de faire aimer la vertu, mais (à un très-petit nombre d'exceptions près) en offrent un modèle faux et trompeur, n'ont d'autre but que de plaire et d'éblouir. *Ils sont doux au palais....* En nous transportant dans un monde idéal où figurent des personnages distingués et brillants, ils flattent ce goût que nous avons pour le merveilleux; ils flattent cette paresse naturelle qui nous fait aimer un spectacle dont nous sommes amusés sans effort; ils flattent notre cœur qui jouit de ses propres émotions, sans qu'il lui en coûte de sacrifice; ils flattent notre amour-propre qui nous égale à ces héros imaginaires, ou nous en rapproche, et nous fait espérer en secret un sort semblable au leur. Et quel est le fruit de ces impressions? J'avouerai qu'il est des personnes qui, par leur âge, leur position, la trempe de leur esprit, peuvent s'occuper de ces lectures avec moins d'inconvénients. Mais en général, et dès qu'on s'y livre avec passion, quel en est le fruit?... Le goût se corrompt; le jugement se fausse; la sensibilité prend une direction fatale; les liens du devoir se relâchent; la moralité s'altère.

Leur premier effet c'est d'ôter le goût de ce qui est solide et vrai; la vérité paroît froide et insipide auprès de l'éclat de la fiction, elle perd

bientôt son attrait pour un esprit qui s'accoutume à cette dangereuse pâture. Avide d'émotions, de scènes extraordinaires et touchantes, il ne goûte plus les leçons de l'histoire, les conseils de la morale, les douces exhortations de la piété.

Ce n'est pas tout ; à force de s'occuper d'illusions et de chimériques désirs, il croit les voir se réaliser ; en se transportant dans un autre univers, il devient étranger à celui où il vit. Ainsi commence à s'altérer cette faculté de se faire une juste idée des objets qui nous entourent, et de leurs rapports avec nous ; cette faculté précieuse, plus nécessaire peut-être que la vertu même à notre bonheur temporel , du moins à notre sort extérieur. On vit, on agit en aveugle, au hasard d'être trompé ; il est même bien vraisemblable qu'on le sera. Un esprit de cette trempe a un secret penchant pour le faux ; les formes simples de la droiture et de la franchise, lui plaisent moins que le langage emphatique et apprêté de l'imposture. Un séducteur lui paraîtra un homme honnête et sensible ; il croira voir un ami délicat, généreux dans un trompeur qui veut le surprendre.... Eh ! qui osera calculer les conséquences de telles méprises, surtout à l'entrée de la vie ?

Ajoutons que le cœur prend une fausse route

à mesure que le jugement se dégrade; aux sentimens naturels et vrais il substitue des raffinemens dangereux; de fausses délicatesses remplacent des devoirs positifs; la compassion s'exerce et s'épuise sur de feintes infortunes; et satisfait d'avoir payé ce tribut, on s'endurcit quelquefois pour les vrais malheureux qui s'offrent à nous sous des traits moins aimables. On s'accoutume à ne plaindre l'humanité souffrante que sous ces formes intéressantes qui ne sont point dans la nature : les douces affections d'enfant, d'époux, de fils et de frère, dont la vie commune de tous les hommes se compose, ne suffisent plus à une âme gâtée par ces lectures romanesques. Elle a besoin d'être occupée plus vivement; elle se retire peu à peu de ce qu'elle devoit aimer, pour s'ouvrir à des sentimens exaltés et funestes. Cette sensibilité qui, comme une source précieuse divisée en plusieurs ruisseaux, devoit fertiliser le champ de la vertu, devient quelquefois un torrent qui rompt toutes les digues.

Bientôt on se dégoûte de la vie active, qui interrompt par des soins fastidieux cette espèce d'enchantement auquel on aime à se livrer. On se dégoûte trop souvent de ceux qui nous entourent, et auxquels on est uni par les liens les plus étroits. On les compare avec désavantage à des

personnages imaginaires : en considérant le tableau d'une félicité chimérique, on devient plus exigeant, plus susceptible.

Par degrés enfin, l'âme perd sa délicatesse, on prend l'habitude de ces rêveries dangereuses qui portent toujours quelque atteinte à sa pureté, et sont plus à craindre pour elle que les transports passagers de la passion, parce qu'elles pénètrent sa substance, l'énervent, l'amollissent et préparent sa chute. Le sens moral, ce tact précieux du bien et du mal, n'a plus la même intégrité. On en vient à excuser sous le nom de foiblesses, les égaremens de ces personnages pour lesquels le cœur s'émeut, et qu'il choisit souvent pour son modèle. Le talent, le triomphe de l'auteur est d'adoucir tout par les détails, d'attendrir sur ce qui révoltoit, quelquefois même d'embellir les monstres; ou bien, par un art plus funeste, prêtant à ses héros une force qui lui coûte peu, et les peignant invulnérables dans les périls, il accoutume à séparer l'idée des bienséances de celles de la vertu, renverse cette barrière protectrice, détruit la crainte des occasions, enseigne à mépriser cette maxime profonde de la sagesse : *Celui qui aime le danger, périra dans le danger* (1).

(1) Ecclés. III, 25.

Je ne prétends point, M. F., et je l'ai déjà dit, que tous ceux qui lisent ces ouvrages, passent par tous ces degrés; mais je crois pouvoir assurer qu'il est bien peu de personnes qui ne reçoivent du moins quelques-unes de ces impressions fâcheuses. Eh ! combien de jeunes gens séduits par l'attrait de ces lectures, ont perdu l'âge précieux de s'instruire, et n'ont porté dans la société que leur ignorance, un goût, un jugement faux, une malheureuse disposition à être dupes ! Combien d'épouses, de mères, en voulant tromper par ces ouvrages le sentiment de leurs peines secrètes, ont envenimé ce sentiment, sont devenues plus sensibles à des torts qu'elles devoient supporter, moins indulgentes pour des défauts qu'elles doivent dissimuler, et négligeant peut-être le soin de leur maison, de leurs enfans, ont fermé pour elles une source de consolations plus réelles et plus touchantes ! Combien de jeunes personnes en cherchant à se distraire, à se dédommager des privations que leur impose une fortune étroite, une situation obscure, ont rendu ces privations plus cruelles ; se sont retrouvées après avoir considéré ces brillans tableaux, plus mécontentes de leur état, moins propres à en remplir les devoirs ! Elles ont perdu cette paix, cette tranquillité de l'âme, fruit de l'harmonie de nos desirs avec no-

tre sort : Elles ont cherché à sortir de leur sphère, à fixer les regards par de frivoles agrémens : Elles ont négligé cette parure intérieure des vertus qui rend la femme semblable à l'Ange, et fait sa gloire dans toutes les conditions.

Que seroit-ce , M. F. , après vous avoir fait redouter ce qu'il y a de plus innocent dans ce genre d'ouvrages, que seroit-ce, si je pouvois vous montrer dans toute leur étendue les déplorables effets de ceux qui bravent toute pudeur ! de ces ouvrages licencieux qui ne respectent rien ; détruisent l'innocence, cette sauve-garde naturelle du premier âge ; allument une curiosité fatale ; présentent à l'imagination ardente et aux vagues rêveries du jeune homme un point fixe et dangereux ; dont les peintures exagérées et trompeuses prêtent à la volupté un attrait mensonger, donnent à l'imagination et aux sens une énergie, une activité qu'ils n'avoient point reçue de la nature ! Il semble d'abord que cet écueil ne soit pas à craindre pour des enfans bien nés et qui ne sont pas livrés à eux-mêmes : mais en est-il beaucoup qui en soient à l'abri, dans un temps où de fausses idées ont avancé pour eux l'âge de l'indépendance ; où une molle indulgence sert trop souvent de voile à une négligence coupable ; où la vigilance et l'autorité paternelle sont si fort

relâchées ? Le hasard, l'occasion, pour la première fois, font jeter les yeux sur un livre de ce genre ; on le ferme ; on le rouvre après l'avoir fermé ; par degrés on se familiarise avec ce qui révoltoit ; on devient avide de ces honteuses émotions ; l'âme est souillée ; le cœur est corrompu ; on est perdu même avant l'occasion de se perdre... car on n'attend plus qu'elle..... Et compteriez-vous le nombre des jeunes gens des deux sexes qui suivent cette route, parmi ceux même dont le cœur étoit naturellement bien placé ; que la Providence avoit doués, peut-être, des qualités les plus heureuses ? Les uns, dès qu'ils seront maîtres d'eux-mêmes, se livreront aux plus affreux excès et dévoreront leur vie en peu d'années ; les autres offriront une proie facile aux séducteurs....

Et je n'ai point parlé de ces livres impies, dont les dangers sont plus grands encore, s'il est possible ! Ils en auroient peu, je le sais, si tous ceux qui les lisent étoient capables de les apprécier. Oui, si la droiture du cœur, la solidité du jugement, la maturité, la sûreté du goût, une connoissance approfondie de nos Ecritures, étoient le partage du grand nombre ; loin de craindre qu'on lût ces ouvrages, nous oserions le conseiller. Les inconséquences, les contradictions,

les faussetés, les maximes pernicieuses qu'ils renferment, sont ce qu'il y a de plus propre à repousser un esprit bien fait, à dévoiler la vanité, l'impuissance, la honte de leurs auteurs; et l'on ne peut rien lire de plus fort, de plus persuasif contre eux que leurs propres écrits. Mais un tel remède convient à peu de personnes: il est peu fait surtout pour la jeunesse, dont l'imagination mobile reçoit une trop vive impression du ridicule; à qui en impose naturellement un ton décisif et emphatique; et qu'il est peu d'hommes à cet égard qui ne soient pas enfans! D'ailleurs, l'effet de ces ouvrages n'est pas seulement d'embarrasser la raison par des sophismes et d'obscurcir l'instinct moral; ils séduisent encore le cœur. Hélas! il est trop vrai, en arrachant du cœur de l'homme le principe de toutes les vertus, de toutes les consolations, ils le séduisent pourtant aussi par un funeste attrait. Leurs auteurs s'annoncent comme des libérateurs. Ils viennent rompre nos fers; rendre à la raison, à la nature leurs droits méconnus; ils nous disent: *Vous êtes des Dieux*. Ils flattent l'orgueil de cette raison qu'ils exaltent, ils flattent ce goût secret que nous avons surtout dans la jeunesse pour les idées nouvelles et hardies: ils flattent les passions qu'ils savent parer de belles couleurs,

transformer en penchans légitimes et naturels : ils flattent le cœur , dans lequel ils insinuent l'espoir de l'impunité ; qu'ils affranchissent du frein gênant du devoir. Ils sont *doux au palais* , mais ce sont eux , ce sont eux surtout qui dessèchent , qui brûlent les entrailles ! O Dieu , sans la protection , sans l'amour duquel nous ne pouvons vivre ! Toi , qui ne peux *retirer ton souffle* , sans que *tes créatures défailent* ! (1) Seigneur , à qui nous appartenons comme à notre Créateur , au Maître de nos destinées et qui daignas nous unir à toi par Jésus de liens plus intimes et plus tendres ! ils brisent ces liens puissans et doux : ils nous séparent de toi : ils séparent l'homme de son Dieu , de son Sauveur. Ils lui cachent cet avenir dont la perspective radieuse animoit son courage : ils voilent cette Providence maternelle , qui veille sur son sort et le porte dans ses bras. Lors même , que retenus par un respect involontaire , ils n'osent détrôner ce grand Etre qui régit l'univers , lors même qu'ils daignent le reconnoître encore ; quel est donc ce Dieu qu'ils nous laissent ? un vain simulacre , indifférent pour l'ordre , indifférent pour ses créa-

(1) Ps. CIV, 29.

tures, qui ne se rend point témoignage, qui ne nous donne ni protection, ni lois, ni espoir. Tel que ces idoles muettes dont parle le Sage Baruch: *Il a des yeux sans voir, (1), et des oreilles sans entendre; il ne délivre point le foible et le malheureux: il ne sauve point l'homme de la mort: il ne sauroit punir ni récompenser (2).* Ce Dieu n'est plus que conjecture, l'homme peut se le figurer à son gré, le former à son image, sous les traits les plus commodes à ses passions. Il ne tient plus à lui par aucun sentiment, aucun rapport, aucun devoir; par degrés il le perd de vue, il en vient à le rejeter. Dès-lors, que devient l'homme, et que devient la vie? Les vertus semblables à des rayons séparés de leur centre, n'offrent plus que débris; les idées morales perdent leur fondement, leur sanction; les sentimens heureux perdent ce caractère céleste et touchant que leur donnoit la pensée du Dieu qui les imprima dans notre âme; les relations les plus douces ne sont plus qu'un rapprochement de hasard, d'instinct, d'intérêt; l'amitié n'est plus qu'une affaire de convenance ou de calcul; la compassion, un mouvement machinal, une foiblesse; la pudeur, une fausse

(1) Ps. CXV, 6. (2) Baruch. V, 54.

honte; l'amour de la Patrie, une chimère; le respect filial, la conscience elle-même, une habitude d'enfance, un préjugé. Tout est désenchanté pour l'homme; car c'étoit la pensée de Dieu, c'étoit la pensée de Dieu et de l'immortalité, secrètement associée à ses affections, qui faisoit leur charme et leur puissance. Infortuné, qui avez abandonné la foi! en vous séparant de votre Dieu, vous vous êtes séparé de toutes les créatures; vous êtes seul sur la terre, Pour vous, la nature est morte; elle est sans âme et sans langage; le monde n'est plus qu'un désert où sous des apparences flatteuses; votre âme flétrie sent partout l'affreux néant qui la repousse; il ne reste plus dans l'Univers que le moi, auquel il est juste et naturel de tout immoler pour le faire jouir, le distraire, l'amuser du moins en attendant que le néant l'engloutisse. Voilà le fruit de l'incrédulité! Voilà ou conduisent les leçons de ces hommes, qui, pour acquérir une célébrité malheureuse, ne craignent pas de nous ravir tout ce qui fait le prix de la vie!

II. Ce qui aggrave un danger qui semble ne pouvoir être aggravé, c'est le nombre infini des occasions;

La multitude de ceux qui y sont exposés;

L'extrême facilité d'y succomber.

1.^o Je dis le nombre infini des occasions. Autrefois, les auteurs moins nombreux étoient soumis à une règle plus sévère; il en étoit peu d'assez téméraires pour attaquer la Religion de leur pays. Celui qui osoit se le permettre, étoit noté; son nom tout seul avertissoit du danger de parcourir ses ouvrages.

Aujourd'hui, non-seulement nous sommes inondés d'un débordement d'écrits; mais dans ces écrits de tout genre on est exposé à rencontrer des principes dangereux. C'est dans un livre d'arts, de sciences; c'est dans une histoire, dans un poëme, dans un voyage, dans un roman, que l'impiété dépose son venin, qu'on en respire la contagion sans s'y attendre, sans en être prévenu, sans y être préparé. Presque tous les ouvrages du XVIII.^e siècle portent sa livrée, sont marqués de son sceau. C'est un hommage que la lâcheté s'empresseoit de payer à l'incrédulité triomphante. Là, se trouvent des maximes destructives de tout ordre, réunies à des peintures lascives. Doublement ministres du prince du mal, ces docteurs orgueilleux, qui se parloient du beau nom de philosophes, se disoient les précepteurs des peuples, et regardoient les monarques comme leurs disciples, n'ont pas rougi (par un mélange aussi affreux que ridicule) de placer à côté de

leurs maximes pompeuses et de leurs déclamations ampoulées, les tableaux les plus licencieux. C'est ainsi qu'ils jettent dans le cœur de l'homme deux semences de mort à la fois !

Qui ne frémiroit à l'idée de ces périls ! je ne puis les dépeindre sans en être profondément ému, et ce trouble s'augmente en considérant le grand nombre de ceux qui y sont exposés.

2.° Le goût de la lecture, est le goût général, le besoin de notre siècle. Cette classe même de la société qui, dans son heureuse ignorance, ne connoissoit jadis, que nos Livres Saints, séduite aujourd'hui par l'envie de raisonner, de briller, se livre à cet attrait d'autant plus dangereux pour elle, qu'elle est moins capable de choix et de discernement. Il se fait sentir dans toutes les situations, à tous les caractères. Il n'en est point qui n'ait quelque penchant, pour tel ou tel genre de lecture et ne trouve dans sa position, si vous en exceptez l'extrême indigence qui commande un travail forcé, quelque circonstance qui l'invite à s'y livrer. Les esprits paresseux, aiment les ouvrages d'imagination ; les esprit actifs, curieux, raisonneurs, les ouvrages hardis et systématiques ; les caractères ardents et passionnés, ceux qui remuent le cœur et les sens. Ce délassement s'accorde avec les loisirs de la prospérité ; il sem-

ble propre à faire couler plus doucement les jours de l'infortune. Vit-on dans la retraite? C'est une distraction nécessaire. Est-on dissipé? Les plaisirs ont des intervalles; on est devenu plus susceptible de ce vide, de cet ennui qu'il faut tromper.

3.° Et que de facilités pour satisfaire ce goût dangereux! Non-seulement le poison se trouve dans presque tous les livres, mais ces livres se trouvent partout. La multiplication des bibliothèques, l'invention des cabinets de lecture tend le piège sur toutes les routes: on ne peut faire un pas sans le rencontrer. Un jeune homme peut être séduit par des sociétés corrompues, des liaisons imprudentes, je le sais; mais ce n'est point l'affaire d'un jour ou d'un moment; il est retenu par la surveillance de ses parens qui ne pourroient l'ignorer, par la censure et l'œil du public, par cette timidité qui fait reculer, hésiter du moins, quand il s'agit d'une démarche ostensible et décisive; mais ici, pour une modique rétribution, il achète le dangereux plaisir de se transporter dans un monde idéal, d'éprouver des émotions fatales, de recevoir des principes également commodes et funestes. Pour une modique rétribution, sous le voile du mystère, sans autre témoin qu'un Dieu,

qui est loin de ses pensées, il emporte le livre fatal, il va dans la solitude s'abreuver à la coupe mortelle; ainsi périt dans sa fleur l'espérance de la Patrie! Ainsi s'empoisonne une génération naissante!.....

Chrétiens, je le sens, tout ce que je puis vous dire sur un pareil malheur est trop foible, trop au-dessous de la vérité: mais si je pouvois, au lieu de froids raisonnemens, si je pouvois vous présenter le tableau des faits qui attestent le danger des mauvais livres; si tirant le rideau qui vous cache les plaies de la société, je pouvois vous dévoiler l'histoire secrète des familles; si je vous montrais ici, un père, un époux détaché peu à peu de ce qui l'entoure, des objets qui devoient lui être les plus chers; les sacrifiant à ses propres jouissances, et pensant ne leur plus devoir des soins qui lui coûteroient son repos ou ses plaisirs; là, un jeune homme encouragé à secouer le joug de l'autorité paternelle, à suivre la voix des passions, sans traindre d'affliger des parens auxquels on lui a prouvé qu'il ne devoit point de reconnoissance, puisqu'ils furent inspirés dans ce qu'ils ont fait pour lui par l'intérêt et l'amour-propre; ailleurs une épouse, une mère apprenant à regarder comme de vains scrupules, la fidélité aux devoirs les plus saints; partout,

enfin, où furent semés ces principes désastreux, le désordre, le trouble, les divisions domestiques, des cœurs livrés au désespoir et peut-être, ce triste suicide, le crime de notre siècle... vous reculerez, saisis de douleur et d'effroi ! Mais s'il ne nous est pas permis de suivre ce feu dévastateur dans ses routes souterraines, n'avons-nous pas vu son explosion ? N'avons-nous pas été ébranlés par les secousses de ce volcan qui portoit au loin la mort et la terreur ? L'Europe entière, n'a-t-elle pas cru toucher au moment de sa ruine ? Déplorable effet de la corruption des principes, poussée au dernier terme par des écrits incendiaires. Vainement l'incrédulité voudroit aujourd'hui se laver de cette honte. Telle fut la suite naturelle de ses opinions destructives et leur conséquence rigoureuse. Plusieurs de ses Apôtres ont osé s'en applaudir d'avance. La lumière, disoit le plus célèbre d'entr'eux, (car dans leur délire, ils appeloient *les ténèbres, lumière, et la lumière, ténèbres* (1). « La lumière se répand
« de proche en proche ; on éclatera à la pre-
« mière occasion : les jeunes gens verront de bel-
« les choses ».

O Dieu ! quand je porte ma pensée sur ces ter-

(1) Esaie V, 20.

ribles événemens dont nous fûmes les témoins et que préparèrent des écrits corrupteurs, il me semble y voir l'explication des paroles de mon texte : je crois en lire la prédiction dans ces mots de l'Apocalypse : *Ce livre étoit doux au palais, mais il me causa une vive douleur dans les entrailles.*

Chrétiens, M. C. F., ce n'est pas une émotion passagère, un effroi stérile, que j'ai prétendu exciter dans votre âme; je voudrais, je voudrais que profondément pénétrés de ces dangers, tous les membres de l'Eglise, toutes les classes de la société se réunissent pour nous en préserver, pour en préserver notre jeunesse.

Je m'adresserai d'abord à ceux qui fournissent des livres au public. Ils doivent sentir quelle extrême circonspection, quel scrupule leur impose une profession si délicate. Il est des ouvrages qu'on ne doit point trouver chez eux. Il en est d'autres qui ne doivent être remis qu'à des personnes d'un âge mûr.

Remèdes pour l'âme : Voilà le beau titre qu'un roi d'Egypte avoit placé sur le frontispice de sa bibliothèque. Il conviendrait sans doute à des livres bien choisis. Mais, hélas! combien de ceux de nos jours seroient mieux désignés par celui de poisons! Et ces poisons, il se trouveroit des

hommes assez inconsidérés pour les confier à de jeunes imprudens, qui ne sont point sur leurs gardes, qui n'en connoissent point le danger ! Ils frémiroient sans doute de vendre un breuvage mortel ; ils ne voudroient, pour aucun prix, donner à un infortuné lassé des orages et des amertumes de la vie, les moyens de s'en affranchir par un crime ; et ils ne craindroient pas d'infecter une âme jeune et novice, à qui la nature et la société peut-être promettent un long et riche avenir, qui pouvoit être si heureuse pour le temps et l'éternité ! Ils frémiroient de tuer le corps, et ils ne craindroient pas de tuer l'âme, de se charger d'une responsabilité terrible ! Ah ! plutôt nous les en conjurons et nous osons l'espérer, ils s'efforceront de diriger le choix incertain des jeunes gens qui s'adressent à eux, de les déterminer pour des ouvrages utiles et instructifs, du moins qui ne soient pas nuisibles. L'honnêteté de cette conduite, jointe à un esprit, à un jugement éclairé, indispensable dans cette profession, l'honnêteté de cette conduite, (indépendamment de la bénédiction du Seigneur qu'elle fera descendre sur leur maison) les servira mieux qu'une facilité coupable.

Pères et Mères, c'est à vous surtout qu'il appartient de préserver vos enfans de la contagion

des mauvais livres. Après les considérations que nous vous avons présentées, après les tableaux que nous vous avons offerts, des instances outrageroient votre tendresse. Vous devez le comprendre ; si votre inspection se relâchoit sur ce seul objet, tout le fruit de vos soins, de vos exhortations, de votre exemple même, seroit perdu. Mais il ne suffiroit pas d'interdire des lectures dangereuses, de veiller à ce qu'elles ne se fassent point en secret ; il faut en prévenir le goût ; il faut, durant le cours de l'éducation, ne permettre à vos enfans qu'avec une extrême réserve les ouvrages d'imagination : peut-être même seroit-il à désirer qu'ils ne leur fussent pas connus, car le penchant de cet âge pour le merveilleux est si vif, que dès qu'il en a goûté, le vrai cesse de l'intéresser.

Évitez avec soin d'éveiller leur curiosité sur ce qu'il ne leur convient pas de lire, ou par des conversations indiscrètes, ou, ce qui seroit bien plus à craindre, par votre exemple. Malheur à la mère imprudente qui laisse voir en ses mains, à sa fille, un livre qu'une jeune personne ne doit pas ouvrir ! Gardez-vous surtout de penser, qu'arrivés au terme de l'adolescence, à cette époque où l'enfant semble se changer en homme, vos fils puissent tout lire : ce n'est pas au moment

où la liqueur s'enfle et bouillonne qu'il faut attiser le feu : ce n'est pas quand le fleuve élève ses vagues qu'il faut arracher les digues. N'attendez pas ce temps de crise pour les prévenir sur le danger des mauvaises lectures. Inspirez-leur d'avance une crainte salutaire, une sage défiance d'eux-mêmes : si vous avez su maintenir la dignité de l'autorité paternelle et la faire aimer, ils conserveront alors l'heureuse habitude de se diriger par votre choix, de ne pas ouvrir un livre sans y être autorisés par vos avis. Heureux le jeune homme qui s'entretient d'ouvrages utiles avec un père sage et religieux, qui se plaît à lui rendre compte des impressions qu'il a reçues, à rectifier son jugement par le sien ! Heureuse la jeune personne qui mêle aux ouvrages de son sexe des lectures choisies par une mère éclairée et vertueuse, qui les fait avec elle, lui communique ses pensées, ses réflexions naïves, et confond avec les siens les mouvemens de son âme ! Ce même plaisir qui, pris sans guide, lui offrirait un piège dangereux, servira à orner son esprit, à étendre ses idées, à former son jugement : il nourrira son cœur des précieuses émotions de la vertu, et du feu divin de la piété.

Jeunes gens, c'est vous maintenant que je conjure au nom de vos intérêts présens et éter-

nels; c'est vous que je conjure de ne pas courir à votre perte, d'avoir pitié de vous-mêmes! Vous êtes l'espoir de la Patrie : vous êtes plus précieux encore aux yeux de la Religion.... Ah ! respectez-la , cette âme que le Créateur vous confia, qu'il se plut à parer d'heureuses facultés : amour du beau, désir de connoître la vérité ; chaleur de l'âme , énergie , sensibilité première , affections douces et expansives , voilà les dons qu'il vous a faits ; il les destina à vous rendre heureux, vous et ceux avec qui vous serez appelés à vivre. Voudriez-vous les tourner à votre perte ? Voudriez-vous, dès vos premières années, donner au tentateur sur votre âme, une honteuse prise qu'il conserveroit malgré vous peut-être, dont vous ne pourriez vous affranchir même aux jours de la vieillesse ? Voudriez-vous porter à celui ou à celle à qui vous lierez votre sort, une imagination souillée, un cœur corrompu, une âme dégradée, incapable de goûter les plaisirs purs, et un attachement vertueux ? Voudriez-vous la perdre, cette âme immortelle ? Voudriez-vous entendre un jour cette voix redoutable, cette voix terrible ? Malheureux serviteur ! *qu'as-tu fait du talent que je t'avois confié ?* Grand Dieu ! quel tableau que celui d'un jeune homme déjà corrompu à l'âge

de l'innocence, d'un jeune homme qui est son propre séducteur, qui même avant de connoître les pures jouissances de la vie, se rend inhabile à les goûter, et fait périr dans leur germe ses plus précieuses facultés ! Hélas ! il se réalise parmi nous cet affreux tableau : il se réalise dans toutes les classes, même dans cette classe moins favorisée de la société et de la fortune à qui seroient plus nécessaires les consolations et les espérances de la piété. Il est des enfans malheureux qui, pour se distraire d'un travail mécanique et assidu, au lieu de lire ces divines Écritures qui montrent à l'orphelin, à l'enfant délaissé, un Père, un Protecteur, une Providence qui veille sur son sort; un Sauveur qui est *le chemin, la vérité, la vie* (1); au lieu de se rendre présents ces grands objets de la foi, dont la pensée éclaireroit la prison de Joseph, et peut faire descendre le Ciel dans le plus sombre réduit; en lisent l'affreuse parodie, et se nourrissent des blasphèmes de cet écrivain trop fameux, si connu par ses profanations infâmes et ses plaisanteries sacrilèges. Il en est de ces enfans malheureux qui ne connoissent d'autres dédommagemens aux peines, aux privations de leur état, que les horribles joies du cynisme et de l'impiété ! Je l'ai entendu dire, et j'en ai été pénétré de douleur et

(1) Jean XIV, 6.

d'effroi : j'ai senti le besoin de confier mes alarmes à tous les membres de l'Eglise, de répandre mon cœur dans l'assemblée de mes frères. J'ai espéré que peut-être quelqu'un de ces jeunes infortunés, se trouveroit dans le sanctuaire; que le Seigneur béniroit mes exhortations, et les accompagneroit de l'onction de son esprit.....

Arrêtez-vous donc, arrêtez-vous, O vous qui courez dans cette affreuse carrière! C'est vers vous que m'envoie *le Grand Pasteur des âmes*. C'est vous qu'il m'ordonne de chercher. C'est pour vous, qu'il a mis dans ma bouche ces paroles que je vous adresse; frémissez à la vue du précipice où vous allez tomber. N'empoisonnez pas votre existence à peine commencée : hélas ! la plupart d'entre nous sont déjà flétris par la main du temps, et l'empreinte des peines de la vie. Mais vous, votre destinée est encore entière; dans quelque situation que vous soyez placés, avec un corps sain, une âme saine, un esprit animé des espérances religieuses, et la bénédiction du Seigneur, vous pouvez vous promettre un avenir fortuné. Prenez-donc ici, en présence du ciel, l'inébranlable résolution de renoncer à ces lectures fatales. Qu'aucun ouvrage licencieux ou impie ne souille désormais vos regards. Imitiez ces généreux Chrétiens (1)

(1) Act. XIX, 19.

d'Ephèse qui, touchés de la grâce, brûlèrent aux pieds des Apôtres les livres pernicieux qu'ils avoient prisés jusqu'alors. Allez, allez au sortir de ce temple, remettre à vos Pasteurs ceux que vous possédez : donnez-leur cette joie. Consolés ces Pères spirituels dont les entrailles s'émeuvent pour vous, qui n'ont point cessé de vous porter dans leur cœur et qui méritent si bien votre confiance. Demandez-leur des directions qu'ils seront heureux de vous donner : mieux que d'autres, ils vous indiqueront le remède au poison que vous avez déjà respiré.

Les uns et les autres, Chrétiens, concourez avec nous pour garantir la société d'une contagion qui n'est pas moins à redouter que les plus terribles épidémies. Faites servir à ce noble but et vos droits et votre influence sur ceux qui vous entourent. Vous-mêmes ne vous croyez pas trop légèrement à l'abri du danger; ne comptez pas trop sur la fermeté de vos principes et de vos vertus; songez que l'âme se nourrit comme le corps d'alimens qu'elle change en sa propre substance. La lecture est cet aliment spirituel, aliment salutaire, ou empoisonné, suivant le choix qu'on en fait. Envisagez donc un ouvrage dangereux qui se lit autour de vos foyers, du même œil que vous verriez des mets corrompus servis sur votre table. Et ce n'est pas seulement ceux qui

attaquent grossièrement la décence , ou la foi , que vous devez ranger dans cette classe ; mais tous ceux qui leur portent une atteinte plus ou moins déguisée, tous ceux où vous trouverez un autre esprit que celui de l'Évangile. *Prenez garde*, dit l'Apôtre , *de ne pas vous laisser séduire par de vaines subtilités fondées sur les principes d'une science toute humaine et non sur Jésus-Christ* (1). Faites plus encore ; en choisissant dans les divers Auteurs ce qu'ils ont de plus estimable et de plus sain , ne perdez jamais de vue que tout ce qui vient de l'homme est mêlé d'alliage , d'erreurs , d'imperfections ; et pour entretenir ou réveiller en vous le sentiment du vrai, du beau, du bon , lisez habituellement , lisez de préférence ce LIVRE trop oublié qui porte l'empreinte majestueuse de son Auteur ; ce LIVRE qui est *une lumière pour nos sentiers* (2) ; ce LIVRE qui instruit l'ignorant, le simple, et fournit au savant des méditations sublimes ; ce LIVRE où nous trouvons tout ce qui peut nourrir notre cœur , élever notre âme , éclairer notre esprit ; ce LIVRE qui nous apprend *la seule chose nécessaire, la science du salut par Jésus-Christ* (3).

(1) Col. II , 8.

(2) Ps. CXIX , 105.

(3) Luc. X , 42.

Mes chers Frères, si j'ai été assez heureux pour faire sur vous quelque impression, conservez-la cette impression, je vous en conjure; qu'elle serve à vous rendre attentifs et scrupuleux dans le choix de vos lectures. Puisse cet emploi de vos loisirs contribuer à votre vrai bonheur dès ici-bas, et vous préparer à une vie meilleure. Puisse-nous désormais nous éloigner des *citer-nes crevassées qui ne contiennent point d'eau* (1), de ces marais-fangeux qui répandent une mortelle infection, et nous abreuver aux sources divines qui *jaillissent en vie éternelle* (2). Ainsi soit-il.

(1) Jér. II, 13.

(2) Jean IV, 14.